



De l'écotourisme à l'éthique : retrouver le sens unitaire du monde

Bernard Schéou

► To cite this version:

Bernard Schéou. De l'écotourisme à l'éthique : retrouver le sens unitaire du monde. Presses de l'Université du Québec. L'écotourisme entre l'arbre et l'écorce. De la conservation au développement viable des territoires, , 2006, 2760514307. hal-03437905

HAL Id: hal-03437905

<https://hal.science/hal-03437905>

Submitted on 20 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

L'écotourisme : une innovation durable pour le développement viable des communautés locales ?

De l'écotourisme à l'éthique : retrouver le sens unitaire du monde

Bernard Schéou*

Comment conclure un ouvrage collectif sur l'écotourisme ? A partir des différentes contributions, nous reviendrons dans un premier temps sur la multiplicité et l'ambiguïté du concept d'écotourisme tant comme modèle théorique que dans sa réalité. Si les critiques portées à l'encontre de l'écotourisme dans ses mises en œuvre sont nombreuses, la plupart ne remettent pas en cause l'ontologie qui caractérise la modernité alors qu'à notre sens, la principale critique exprimée à travers l'écotourisme devrait justement concerner les modalités de notre être au monde. Et revenir sur la crise de la modernité apporte un éclairage différent sur les problèmes que révèle le questionnement autour de l'écotourisme. La solution à cette crise n'est pas seulement technique mais en premier lieu éthique.

1. L'écotourisme : multiplicité et ambiguïté du concept et de ses applications.

Porté par la vague de fond que constitue le développement durable qui représente désormais une référence obligée de tout discours universitaire ou politique, l'écotourisme est en passe d'apparaître également comme la solution incontournable permettant de faire face aux différentes conséquences négatives qu'implique la diffusion massive de l'activité touristique sur la planète. A ce titre, le concept d'écotourisme tend de plus en plus à se rapprocher de celui de tourisme durable et devient à son tour le point de cristallisation de multiples projections de la part des acteurs concernés. Cette extension du concept d'origine semble infinie, l'écotourisme tendant à devenir simplement un synonyme de l'expression « tourisme durable ». Mais cette extension n'a-t-elle pas pour conséquence une réduction de la pertinence du concept d'écotourisme ? Et ce, d'autant plus que l'écotourisme, dans ses modalités de mise en œuvre, est parfois loin d'atteindre les objectifs qui lui sont assignés théoriquement.

Comment l'écotourisme a-t-il pu devenir ce « *modèle banalisé et préconisé par tous les experts* »¹ ? Pourtant à l'origine, le terme désigne plus un simple produit touristique, une forme de pratique touristique qu'un véritable concept. L'une des premières définitions, celle d'Hector Ceballos-Lascurain, abondamment citée, définit l'écotourisme par le type d'activité - étudier et admirer le paysage, les plantes, les animaux sauvages ou toute manifestation culturelle - et par le milieu concerné - des zones naturelles relativement intactes ou peu perturbées (Ceballos-Lascurain 1987). Mais les nombreux conflits des administrations de parcs naturels avec certaines

*Maître de conférences à l'université de Perpignan Via Domitia et chercheur au Laboratoire d'Economie des Transports, IUP, 1 rue Charles Percier, 66000 Perpignan, courriel : bscheou@univ-perp.fr

¹ Jacques Perret (nous limiterons les références des citations extraites des contributions du présent ouvrage à la simple mention de l'auteur).

populations locales concernées et les échecs qui en résultaient ont permis de faire prendre conscience que la nature complètement vierge n'existait pas. Et très vite, on est passé d'une définition basée sur la simple observation et étude de la faune et de la flore à un tourisme pratiqué en zones naturelles mais contrôlé par les populations locales et leur profitant économiquement, rejoignant en cela les définitions du tourisme durable. Il existe donc une tendance au rapprochement des différentes formes de tourisme (culturel, de nature, de rencontre et d'échange,...) tant au niveau des pratiques que des valeurs de référence et cette tendance s'explique par « *la domination actuelle du modèle du développement durable, qui en devenant l'unique étalon de mesure formate et les pratiques touristiques et les valeurs auxquelles elles se réfèrent* » (Schéou 2006). Et aujourd'hui, la plupart des auteurs qui travaillent sur l'écotourisme refusent de ne le considérer comme une simple pratique touristique pour en faire un concept plus ou moins proche de celui du développement durable.

Mais la relation au développement durable n'est pas toujours aussi évidente dès lors qu'on la questionne comme en témoigne le cadre interprétatif proposé par Christiane Gagnon et Dominic Lapointe à partir du croisement des quatre métaprinces structurants de l'écotourisme (valorisation de la conservation de l'environnement, contribution équitable au développement économique, prise en compte des communautés hôtes, génération d'une expérience touristique authentique et responsable) avec les quatre approches du développement durable (environnementale, économique, humaniste et de gouvernance territoriale). Cette relation est donc complexe : ainsi, pour Jean-Marie Breton², si l'écotourisme est plus exigeant que le développement durable car il « *ajoute au développement durable les dimensions du patrimoine culturel et l'inclusion des communautés locales* », c'est en même temps une forme de tourisme durable : « *l'écotourisme serait ainsi une composante originale, parfois déterminante, d'un tourisme durable garant d'un développement viable* ».

Dès que l'on passe de la simple activité touristique à un niveau paradigmatique, on constate combien surgissent les questions. La difficulté à désigner sous un même vocable un ensemble de pratiques différentes s'accroît encore lorsque l'on tente de construire un modèle normatif capable d'être applicable à une grande variété de situations comme le montrent Marie-France Turcotte et Corinne Gendron.

La plupart des contributeurs à cet ouvrage définissent l'écotourisme en référence au développement durable : l'écotourisme respecte les principes du développement durable. Et la plupart se retrouvent également sur l'existence d'une certaine relation à la nature au sein de l'écotourisme. L'écotourisme est alors une forme particulière de tourisme durable, celle qui concerne les zones naturelles comme par exemple les parcs naturels. C'est aussi la conception qui semble retenue par ceux qui ne considèrent pas qu'il soit nécessaire de définir le terme. Notons que si certains utilisent les deux expressions « tourisme durable » et « écotourisme » comme des synonymes, d'autres n'évoquent jamais le terme d'écotourisme dans leur texte, préférant parler de tourisme durable ou simplement de tourisme.

Ce rapprochement entre écotourisme et tourisme durable franchit un pallier supplémentaire avec l'apparition de l'expression d'écotourisme urbain car, alors disparaît le dernier caractère véritablement spécifique à l'écotourisme, à savoir la relation particulière à la nature qui se noue au cours de la pratique écotouristique. Depuis 1996, l'association canadienne « The Green Tourism Association » tente de promouvoir à Toronto un tourisme soucieux de la préservation de l'environnement sans nécessairement employer l'expression d'écotourisme urbain mais que

² Suivant en cela le modèle de gouvernance participative proposé par Marie Lequin. Mais si la gouvernance de l'écotourisme dépasse le cadre du simple développement durable, n'est-ce pas du fait d'une conception limitative du développement durable ? Car la démocratie locale est bien un principe récurrent des définitions du développement durable (par exemple, le principe 22 de la déclaration de Rio porte sur la participation des populations et communautés autochtones).

d'autres utilisent pour qualifier l'action de cette association. En décembre 2001, a été organisée en Israël, dans le cadre de la préparation de l'année mondiale de l'écotourisme, une conférence mondiale sur l'écotourisme urbain et plus récemment en septembre et en octobre 2004, le site Planeta.com organisa, sur le thème de l'écotourisme urbain, une conférence en ligne associant une trentaine de participants qui conclurent le forum par une déclaration. L'action de The Green Tourism Association comme la déclaration des participants au forum de Planeta.com promeuvent en réalité l'application des principes de l'écotourisme au milieu urbain et considèrent de ce fait l'écotourisme comme un synonyme de tourisme durable. Cette conception extensive de l'écotourisme n'est pas tellement éloignée de celle de Jean-Pierre Augustin qui présente le tourisme sportif pratiqué sur la côte aquitaine à proximité de Bordeaux comme un écotourisme en action, position à laquelle s'oppose Philippe Joseph qui, évoquant la Martinique, regrette pour sa part que l'écotourisme soit « *un concept « fourre-tout » fortement usité par la classe politique : dès lors que des activités ludiques ou sportives se déroulent en pleine nature, on parle d'écotourisme.* » Il est pourtant, possible d'envisager un véritable écotourisme urbain basé sur l'observation de la nature comme le démontrent Higham et Lück en étudiant trois cas néo-zélandais de visites de réserves animalières situées en centre ville ou à proximité respectant les principes de l'écotourisme (Higham and Lück 2002).

L'examen de la manière dont l'écotourisme est envisagé par les différents contributeurs témoigne bien de la variété des interprétations et des constructions paradigmatiques, chacun semblant plutôt mettre l'accent sur l'une ou l'autre des dimensions composant l'écotourisme, et par là projetant d'une certaine manière sur le terme d'écotourisme sa vision personnelle d'un tourisme idéal et des alternatives qu'il est susceptible de constituer face aux inconvénients du tourisme classique. Et s'il est difficile de nier que cette multiplicité des conceptions de l'écotourisme comme du tourisme durable témoigne bien d'un modèle en construction qui s'enrichit et se complexifie avec le temps grâce aux apports des différents chercheurs et à leur confrontation fructueuse, il n'en demeure pas moins que le risque, d'ailleurs évoqué dans plusieurs contributions et notamment par Jean-Marie Breton, de se laisser emporter par la dimension « mythique » de la construction est bien présent. Il s'agit donc d'être attentif à ne pas transformer le terme d'écotourisme en slogan, en formule magique, attribuant au mot lui-même dès lors qu'il serait prononcé ou écrit, le pouvoir magique de faire disparaître tous les problèmes comme par enchantement. Ainsi, n'est ce pas cette fonction mythique ou magique qui provoque la sur-utilisation du terme écotourisme et notamment la création de termes dérivés alors que leur pertinence est loin d'être démontrée ? Par exemple, qu'en est-il de l'expression agro-écotourisme ? Pourquoi ne pas utiliser les expressions déjà existantes comme l'agrotourisme ou le tourisme rural. L'agro-écotourisme présente-t-il réellement un sens différent, apporte-t-il une dimension supplémentaire ?³

Comment éviter ce risque ? Comment le débarrasser de toutes les projections qu'il véhicule ? Est-il encore possible de l'épurer pour aboutir véritablement à un concept, outil théorique clairement défini et opérationnel ? Ou faudra-t-il se résoudre à se passer du mot pour échapper à la confusion issue des utilisations erronées ou abusives ?

Au-delà des questions liées à la construction théorique du concept d'écotourisme, plus nombreuses encore sont les critiques qui portent sur la mise en œuvre réelle des principes invoqués. Nous les avons regroupées selon quatre points de cristallisation.

³ Il a effectivement un sens différent chez Athanasia Koussoula-Bonneton pour qui « *l'agro-écotourisme est à la fois la mise en réseau des agriculteurs et des hôteliers pour la fourniture/achat des produits agricoles et l'offre des prestations d'accueil, d'hébergement, de loisirs... à destination des touristes* ». Mais peut-on qualifier la mise en réseau des agriculteurs et des hôteliers pour l'achat de denrées agricoles de pratique touristique, que ce soit de l'écotourisme ou de l'agro-écotourisme ? Evidemment que non, et c'est même, à notre sens, participer à la confusion générale liée à des usages abusifs des mots en raison de pouvoirs mythiques qui leur sont attribués collectivement et inconsciemment.

En premier lieu, **la fragilité des zones concernées** par l'écotourisme peut rendre délicate l'activité touristique et des critiques s'élèvent pour accuser l'écotourisme de jouer le rôle d'éclaireur préparant l'arrivée prochaine du tourisme de masse, voire même de ne pas être en réalité une forme très différente du tourisme classique si ce n'est qu'elle touche des zones encore plus fragiles et préservées jusque là. Christiane Gagnon et Dominic Lapointe relèvent à la suite d'études empiriques que la création de parcs nationaux ou la promotion de l'activité écotouristique n'a pas forcément entraîné une meilleure protection de l'environnement.

Le second point d'achoppement concerne **le comportement et les motivations des touristes** : non seulement, l'écotourisme n'entraîne pas forcément un changement significatif de comportement chez les touristes (Christiane Gagnon et Dominic Lapointe) mais les motivations des écotouristes sont plutôt individualistes ou égocentriques (Jacques Perret). Selon Nathalie Lahaye, c'est particulièrement le cas des sportifs pratiquant dans les parcs naturels pour lesquels *« la nature est un espace pour l'action; elle est approchée comme un terrain de jeux ou comme un vecteur de performances »* et chez lesquels *« les valeurs écologiques ont tendance à être supplantées par des valeurs égocentriques (perception de l'aventure vécue, risque ressenti) et des considérations techniques (performances techniques des matériels) »*.

La **sincérité de certains opérateurs** est également mise en doute : l'écotourisme ne serait pas utilisé autrement que comme un paravent derrière lequel des opérateurs sans scrupules se masqueraient. L'écotourisme ne devenant qu'un argument marketing.

Mais c'est la question du **développement et la participation des populations locales** qui motive le plus de critiques. Non seulement la création de parcs nationaux n'entraîne pas nécessairement un développement durable viable des communautés locales limitrophes (Christiane Gagnon et Dominic Lapointe), alors que Juan Antonio Aguirre met en évidence que c'est l'effet sur l'emploi et sur les revenus des communautés concernées par les parcs nationaux qui préoccupe en premier lieu celles-ci. Mais en plus, la question de l'accès aux ressources naturelles et de participation au pouvoir décisionnel est toujours en suspens (Marie-France Turcotte et Corinne Gendron). Malgré les nombreuses expériences passées et la formalisation par Marie Lequin d'un modèle de gouvernance participative pour l'écotourisme basé sur l'implication des populations concernées au processus décisionnel, la mise en œuvre reste difficile et ce le plus souvent, du fait de la faillite des relations entre les différents acteurs concernés (d'après un rapport du WWF cité par Juan Antonio Aguirre) ce qui pousse Juan Antonio Aguirre à proposer la mise en place de procédures de communication et d'information réciproque, et de prise de décision entre administration des parcs et communautés limitrophes, dispositif de prévention et de règlement des conflits qu'appelle également de ses vœux Nathalie Lahaye.

Jean-Marie Breton met l'accent sur le danger que peut représenter l'introduction, sans précaution, d'un flux financier important au sein de la communauté : *« Si, en effet, seule une partie du groupe considéré bénéficie de la mise en oeuvre et des retombées économiques du produit et de l'activité en cause, ceci va avoir pour conséquence d'engendrer à son profit une «rente de situation», au détriment des autres groupes ou membres de la communauté. Il en résulte des situations inégalitaires, et donc des tensions, des rivalités voire des potentialités de conflits, sources d'autant de facteurs de déstructuration de la communauté, de désagrégation des solidarités originaires, et de rupture de la cohésion sociale. Les "bénéfices" pour la communauté risquent donc d'être à terme surtout négatifs, au-delà des seules retombées économiques immédiates et apparentes. »*

Jacques Perret s'interroge pour sa part sur l'origine du modèle de développement qui est toujours étranger aux communautés locales : *« on sait comment il faudrait faire, mais les acteurs locaux ne le savent pas forcément ; on pense généralement qu'ils ne sont pas informés ou qu'ils n'ont pas les moyens adaptés, qu'ils soient dans le Sud ou en Europe [...] Les protagonistes de ce développement mettent ainsi en place des actions de formation, de sensibilisation, de conscientisation, d'incitation à des politiques nationales adaptées, etc., de façon à apprendre le développement à ceux qui ne savent pas. On reproduit ainsi la démarche qui consiste à proposer, exiger, voire imposer un modèle de développement, comme d'autres l'avaient fait de bonne foi, dans les années 60-*

70, au nom de la rationalité, du progrès, en faisant du béton, pour les loisirs du plus grand nombre.... La méthode a changé, les acteurs locaux sont impliqués, mais ils sont toujours soumis à un modèle de développement qui leur est étranger a priori. » question relayée également par Jean-Marie Breton : « il convient conjointement de savoir si la demande, en matière d'écotourisme, provient bien des communautés et des populations concernées ; ou si elle ne leur est pas au contraire plus ou moins artificiellement « suggérée », sinon même imposée, et dûment « encadrée » à cet effet. La situation n'est en effet pas la même selon que la démarche écotouristique a une origine exogène, construite de l'extérieur, quitte à être réappropriée par le groupe s'il l'estime pertinente et profitable, a fortiori si elle s'avère réellement bénéfique ; ou qu'elle procède de la perception endogène de besoins comme de la formulation conséquente de demandes spécifiques par le groupe lui-même et à sa seule initiative, à partir de sa culture et de ses valeurs identifiées à travers ses propres référents ».

C'est également la critique principale sur laquelle s'appuyait l'association Rethinking Tourism Project⁴ pour remettre en cause l'année internationale de l'écotourisme de 2002, critique exprimée dans une lettre envoyée à l'UNEP (Plan des Nations Unies pour l'Environnement), responsable de l'organisation de cette manifestation. « Pour l'ONG, la plupart des projets d'écotourisme ne sont pas réellement des initiatives issues des communautés mais sont basées sur une approche du développement paternaliste, les bénéficiaires étant principalement les investisseurs, les spécialistes du management et les touristes. Ces critiques portaient non pas sur les principes définissant l'écotourisme mais bien sur sa mise en œuvre par les opérateurs touristiques et les touristes. Dans un autre courrier signé par une vingtaine d'Ong, celles-ci souhaitaient que l'année soit déclarée « International Year of Reviewing Ecotourism »⁵ afin de mettre en évidence les mauvaises pratiques en cours dans ce domaine. Pour ces Ong, le bilan est négatif : « so our experience is that "bad" policies and practices in ecotourism by far outweigh the "good" examples »⁶. Sans trancher dans un sens ou dans l'autre, remarquons qu'il serait intéressant de disposer d'une évaluation d'ensemble des actions des opérateurs qui se réclament de l'écotourisme, l'accent étant plus souvent mis, dans les témoignages et les publications, sur les cas les plus favorables et sur les bonnes pratiques. » (Schéou 2006).

Le modèle théorique de l'écotourisme apparaît donc bien comme une tentative d'améliorer les pratiques touristiques dans les zones naturelles mais les difficultés de mise en œuvre en font le révélateur d'une crise plus profonde. Car si les critiques s'expliquent en partie par le niveau élevé des exigences qui lui sont attribuées ou par sa dimension « miraculeuse », il n'en demeure pas moins que l'approche promue est avant tout technique et économique. Or à notre sens, c'est bien ce primat de la techno-science sur le projet politique qui fonde la crise majeure que connaissent aujourd'hui nos sociétés et dans le domaine du tourisme, précisément les défauts auxquels est censé remédier l'écotourisme lui-même.

2. La crise de la modernité : la rupture du sens unitaire du monde.

Cette crise se caractérise principalement par la rupture du sens unitaire du monde : rupture du sens unitaire qui relie l'homme à son environnement, rupture du sens unitaire qui relie l'homme à autrui, et finalement rupture du sens unitaire de l'homme à lui-même. Les causes sont multiples et les racines anciennes : l'histoire de la modernité est jalonnée d'étapes provoquant l'agrandissement progressif de la faille initiale. Selon Augustin Berque⁷, est en cause le dualisme cartésien qui a eu pour conséquence de séparer le monde des choses de celui vécu intérieurement par l'homme, entraînant « une disjonction croissante entre les choses et l'affectivité humaine ». Ce dualisme a

⁴ qui porte aujourd'hui le nom de tourism rights : <http://www.tourismrights.org>

⁵ (Bobiwash 2001 : 48)

⁶ Ainsi notre expérience établit que dans l'écotourisme, mauvaises politiques et mauvaises pratiques l'emportent largement sur les bonnes (traduction par nos soins) (Tourism_Investigation_&_Monitoring_Team 2000).

⁷ De qui nous reprenons l'essentiel de cette présentation de la crise de la modernité. Les citations de cette section sont toutes extraites de (Berque 1996) sauf mention contraire.

eu pour conséquence le retrait du sujet. Celui-ci s'est retiré du monde pour le considérer objectivement, ouvrant la voie au développement de la science moderne et de la technologie qui en résulte. Et ce retrait a aussi bien concerné autrui, permettant le développement des sciences sociales, que soi-même, permettant le développement de la médecine moderne : « *sur tous ces objets de connaissance, distincts essentiellement de sa propre conscience, le sujet moderne s'est mis à poser le même regard détaché que sur les choses inanimées.* » La science s'est séparée de la morale suite à la distinction entre ce qui est (la réalité) et ce qui devrait être par le philosophe Hume au 18^{ème} siècle. Cette séparation de la science et de la morale comme le retrait du monde par le sujet a donné à l'homme une grande liberté d'action. Car le retrait du monde par le sujet moderne « *a vidé celui-ci des valeurs qui le concernaient lui-même* » bouleversant les modalités ontologiques de l'homme. L'homme s'est mis à traiter toutes les ressources naturelles dans le seul souci de l'efficacité, sans tenir compte de leur être propre. Pour Augustin Berque, nous sommes alors passés d'une ontologie du pourquoi basée sur les raisons d'être et d'agir à une ontologie du comment basée sur les moyens et les instruments techniques, provoquant « *un déracinement de l'éthique* ». Et cette ontologie du comment touche tous les pays du monde, les derniers ayant adopté de gré ou de force les modèles de développement de la modernité. Plus grave, désormais, l'homme et son ontologie du comment et de l'efficacité font peser sur l'humanité elle-même, un risque majeur. Pour la première fois de son histoire, l'homme a le pouvoir de causer à la Terre des dommages considérables et peut-être irréversibles et de détruire l'humanité elle-même, négation la plus absolue de l'éthique.

Quelle est la principale conséquence pour l'homme de cette succession de ruptures ? Un asservissement croissant au système technico-économique de l'efficacité qui régit le monde et qui nous imprègne tellement que nous avons du mal à y échapper. D'une part, les systèmes techniques de la modernité au lieu de libérer l'homme, l'asservissent. Et, « *en lui ôtant la possibilité de choisir, non seulement ils l'asservissent, mais ils suppriment la condition même de l'éthique.* » D'autre part, en devenant le critère principal qui organise notre vie dans toutes ses dimensions, l'efficacité transforme tout en moyen devant concourir à cet objectif d'efficacité, la Terre et ses ressources comme l'homme lui-même. En devenant un moyen et non plus une fin en soi, la personne humaine perd le caractère sacré qui n'aurait jamais du cesser d'être le sien. Les dommages infligés à la Terre découlent de notre rapport aux objets⁸ qui se traduit dans notre comportement de consommation (Marie-France Turcotte et Corinne Gendron). Philippe Joseph montre bien comment les populations originelles précoloniales de la Martinique vivaient en relation symbiotique avec leur milieu et ont peu transformé celui-ci, la colonisation, symbole d'un système basé sur la recherche de l'efficacité et double négation éthique⁹, marquant le départ de la surexploitation de la forêt : 80 % des surfaces ayant disparu depuis. L'asservissement par la colonisation laisse des marques indélébiles qu'il est difficile d'oublier. Jean-Marie Breton démontre comment la servitude, ancrée dans l'histoire coloniale de la Guadeloupe et toujours présente dans l'inconscient collectif handicape l'échange touristique et explique en grande partie la crise touristique que connaît l'île.

Le sociologue Vincent de Gaulejac met en évidence dans son dernier ouvrage comment la logique gestionnaire qui caractérise le monde de l'entreprise tend à coloniser l'ensemble des activités humaines et touche la famille, les relations amoureuses, les loisirs, les vacances.... En tentant de comprendre pourquoi l'entreprise est devenue le lieu d'une concurrence impitoyable des hommes tout en suscitant leur adhésion et leur participation, il montre combien nous nous trouvons dans une situation paradoxale, les hommes cherchant à trouver dans l'économie et la gestion des réponses « *à des problèmes qui touchent à la signification même de ce qui fait société* », ainsi qu'« *un sens à l'action et même, parfois, à leur vie et à leur devenir.* » (Gaulejac 2005).

⁸ « *notre rapport fondamental avec les objets [qui] se résume dans la guerre et dans la propriété* » (Serres 1990)

⁹ double d'une part du fait de la colonisation qui a notamment pour conséquence d'obliger les populations originelles à adopter notre mode de vie et d'autre part, du fait de la suppression de leurs moyens d'existence.

La séparation du monde des choses de celui du vécu intérieur a également eu pour conséquence de contraindre l'homme à subir un temps abstrait ne correspondant plus à celui de la vie humaine et de ses besoins physiologiques et psychologiques. Notre rapport au temps s'est modifié : « *s'il existe une pollution matérielle, technique et industrielle, qui expose le temps, au sens de la pluie et du vent, à des risques concevables, il en existe une deuxième, invisible, qui met en danger le temps qui passe et coule, pollution culturelle que nous avons fait subir aux pensées longues, ces gardiennes de la Terre, des hommes et des choses elles-mêmes* » (Serres 1990 : 57). Nous ne saurions dresser ici la liste complète des nombreuses conséquences de cette crise de la modernité. Elles sont multiples et reliées entre elles.

La solution passe par la remise en cause de notre comportement actuel : c'est changer notre manière d'être, notre manière d'être au monde, notre manière d'être avec les autres. La réponse est donc philosophique et éthique et non pas technique. Il ne s'agit nullement de revenir en arrière en succombant au fantasme régressif du retour à la matrice originelle, selon l'expression d'Augustin Berque, surtout que cette nostalgie peut aisément se transformer en pulsions identitaires dangereuses et contraires à l'éthique, mais bien d'inventer de nouvelles manières d'être au monde à partir du monde tel qu'il est aujourd'hui et de se projeter vers l'avenir en construisant un projet éthique.

Nous entendons l'éthique non pas comme le respect aveugle de règles morales mais bien comme un exercice de liberté, comme l'expression d'une intention et d'un projet au sens que lui donne Paul Ricoeur (Ricoeur 1990). L'éthique est la visée d'une vie bonne, c'est un choix de vie vers et pour les autres, à travers une volonté permanente d'élévation spirituelle. Cette attitude suppose à tout moment de s'interroger sur son comportement, d'examiner sa vie et privilégie la réflexion personnelle et l'esprit dans lequel on agit. L'éthique associe raison et sentiment et se fonde sur deux principes fondamentaux :

Le premier principe, c'est le respect de la personne humaine. La personne humaine est sacrée et irremplaçable. Elle est une fin en soi. Il n'est donc pas possible de considérer la personne humaine comme un moyen pour satisfaire une fin. C'est le fondement universel de l'éthique. Ce respect suppose de reconnaître autrui comme son égal dans une absolue réciprocité mais également d'oser l'altérité, c'est-à-dire d'être ouvert à autrui.

Le second principe, c'est le respect de la Terre. Ce second principe découle du premier : c'est bien parce que nous sommes humains que nous devons respecter la Terre, en tant que notre demeure et du fait du lien existentiel qui nous relie à elle. C'est bien par respect pour l'humanité future que nous devons léguer à nos descendants une terre habitable humainement.¹⁰ »

L'intention éthique se traduit par un rapport particulier au monde et aux autres qui permet de donner du sens à son action (quitter l'ontologie du comment pour celle du pourquoi), de gagner en liberté et en autonomie en devenant l'auteur conscient de ses actes. C'est aussi reconsidérer son rapport à la consommation et à la possession. C'est construire sa vie à partir des liens de solidarité qui unissent les hommes entre eux et des liens qui nous unissent à la Terre. C'est aussi retrouver une plus grande cohérence individuelle et donc retrouver un peu du sens unitaire du monde.

Le tourisme durable en général et l'écotourisme en particulier peuvent participer à combler la triple rupture de liens définie précédemment. Comme l'affirme Luce Proulx, le tourisme est potentiellement créateur de liens sociaux : « *Le tourisme a ceci de particulier, il est une activité qui favorise*

¹⁰ Nous n'aborderons pas ici le débat ayant cours opposant les approches biocentrées et les approches anthropocentrées de l'environnement évoquées notamment par Nathalie Lahaye ou Singh, Timothy et Dowling. Signalons simplement que nous nous situons résolument dans une approche anthropocentrée sans pour autant souscrire à l'utilitarisme qui imprègne la plupart des présentations qui en sont faites. L'homme occupe bien une place à part sur la Terre mais ce n'est pas en raison de l'utilité qu'il peut retirer de la Terre qu'il doit la respecter mais bien en raison du lien existentiel ou écouménal qui le relie à elle selon la thèse développée par Augustin Berque.

le rassemblement sous toutes ses formes : concertation entre décideurs, maillage entrepreneurial ou mobilisation de citoyens. [...] Le tourisme a ainsi un effet d'entraînement pour des projets collectifs lesquels ont un impact sur la création, le maintien et la permanence des emplois, la réinsertion sociale des jeunes décrocheurs ou des femmes, l'enracinement des populations (particulièrement les jeunes), le développement d'un sentiment d'appartenance et d'identification de la population à son territoire, la création de nouvelles solidarités (citoyennes ou entrepreneuriales) et d'une cohésion sociale, etc. »¹¹ mais également de liens avec le lieu : « l'écotouriste recherche une relation intime avec une nature authentique (avec des aménagements minimaux), idéalisée et hors des sentiers battus et en lien avec les cultures régionales, c'est-à-dire où l'histoire est inscrite dans un milieu physique donné. Une relation qui favorise le respect envers l'environnement naturel et culturel, notamment par les activités d'éducation et d'interprétation qui sont des composantes formelles du produit écotouristique. On vise à aller chercher le visiteur dans ses valeurs pour l'amener à un second niveau d'éveil, celui de la sensibilité, des émotions et de la spiritualité, qui stimulera assurément, selon nous, la réflexion sur l'existence et l'implication citoyenne. Des activités d'observation et de compréhension indispensables à l'ouverture d'esprit dont nous avons encouragé, rappelons-le, l'étendue. Cette expérience personnelle permettra de réduire l'impression d'étrangeté et l'influence de la bulle sociale, tout en favorisant le savoir-être touriste. » Jean-Marie Breton n'affirme pas autre chose : « le tourisme serait ainsi de nature à permettre une réappropriation de l'environnement et de l'espace culturel et écologique par des communautés dont il peut contribuer à raviver les traditions et, partant, à cimenter les solidarités à travers des actions partagées de promotion et de valorisation du patrimoine (réhabilitation de bâtiments et/ou de productions traditionnels, préservation et exploitation des ressources de biodiversité, aménagement et mise en valeur d'espaces protégés, etc). »

Mais un tourisme réellement créateur de liens et de rencontre, suppose bien évidemment un comportement éthique des différents acteurs, non pas à travers le simple respect de règles établies mais en agissant consciemment et en développant une intention éthique. L'approche éthique et l'approche utilitariste diffèrent par l'esprit même si elles peuvent toutes deux se traduire par des actes identiques en apparence. Et d'un point de vue phénoménologique, la différence nous semble fondamentale.

C'est bien en se fondant sur le comportement éthique de ses acteurs et en ne se réduisant pas à un simple dispositif technique visant l'efficacité (que celle soit économique ou écologique) que l'écotourisme pourra véritablement contribuer au développement viable des communautés locales.

Bibliographie :

- Berque, A. (1996). Etre humains sur la terre. Paris, Gallimard.
- Bobiwash, R. (2001). "Indigenous peoples; NGOs and the International Year of Ecotourism." Industry and environment : ecotourism and sustainability 24(3-4): 48-49.
- Ceballos-Lascurain, H. (1987). The future of ecotourism. Mexico Journal: 13-14.
- Gaulejac, V. d. (2005). La société malade de la gestion, Idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social. Paris, Seuil.
- Higham, J. and M. Lück (2002). "Urban Ecotourism: A contradiction in Terms?" Journal of Ecotourism 1(1): 36-51.
- Ricoeur, P. (1990). Soi même comme un autre. Paris, Seuil.
- Schéou, B. (2006). Ethique et Tourisme. Paris, La Documentation Française, à paraître.
- Serres, M. (1990). Le contrat naturel. Paris, François Bourin.
- Tourism_Investigation_&Monitoring_Team (2000). Call for a fundamental reassessment of the international year of ecotourism, Tourism_Investigation_&Monitoring_Team.

¹¹ L'exemple de la mise en réseau des entreprises sous contrat avec le Parc National des Cévennes en témoigne (Roland Jaffuel et Marylène Pin).